

est la *symphonie pacifique* de la nature. Toute rajeunie et toute rarmée, la campagne semblait se réjouir de n'avoir plus à craindre la fureur des hommes, le sifflement des balles et le tonnerre du canon. L'âme idyllique et pastorale de l'ancien comte Nantais renaissait souriante et suave, dégagée des enthousiasmes funestes qui avaient héroïquement troublé son repos et déterminé ses malheurs.

Le jeune colonel et le vieux sergent ralentirent l'allure de leurs chevaux ; ils s'arrêtèrent même pour contempler le lac dont les petits flots onduleux étincelaient ; puis ils se dirigèrent vers une ferme, dont les bâtiments se laissaient entrevoir à demi derrière un rideau de jeunes peupliers. Le chemin de cette ferme passait devant l'avenue du château. Soudain deux cris retentirent, deux personnes accoururent vers Bénédicte et le père Cazeaux : c'étaient Coquelicot et Muguette. De vives tendresses furent échangées entre ces braves cœurs qui s'aimaient si franchement.

— Ne sortiez-vous pas du château quand vous nous avez aperçus ? demanda Bénédicte à Justine et à son mari.

— Oui, répondit Muguette. Nous venions de l'inspecter pour la dernière fois. Tout y est prêt, selon les ordres de M. Raoul. Les appartements et le parc sont en bon état et dignes de recevoir nos châtelains.

— Vous convient-il d'y entrer avant d'aller à la ferme ? reprit Coquelicot en s'adressant à Bénédicte.

— Non, mon ami, dit le colonel qui voulait prendre le temps de se recueillir et qui se proposait d'ailleurs de parcourir seul le domaine seigneurial et les bords du lac. Si tu le permets reprit-il, nous nous rendrons directement chez toi.

— Je le permets d'autant plus volontiers, repartit Justin en riant, que le dîner y est prêt et que vous devez avoir faim.

— Et puis M. Mathieu attend sans doute à la ferme, ajouta Justine. Il est prévenu que vous arrivez aujourd'hui. Hâtons-nous.

Un quart d'heure plus tard, le colonel et le sergent, Coquelicot, Muguette et le père Mathieu étaient joyeusement réunis dans une vaste salle, meublée avec une élégance toute rustique, devant une table simplement dressée, mais abondamment servie. De vigoureux appétits, aiguës encore par la vive satisfaction du revoir, faisaient honneur au repas campagnard. Quand la faim fut apaisée, on causa. On s'entretint des affaires du temps, on se félicita de la pacification de l'Ouest, de la chute du règne de la Terreur, de la mort de Carrier. A ce propos, le père de Muguette raconta la fin terrible de Roch Duhoux, sans se douter de tout ce qu'il y avait de providentiel, de saisissant, dans le supplice de l'assassin de Sylvia.

Le repas terminé, on visita la ferme de Morsanges, qui était grande et belle, et tenue avec un ordre parfait. Puis on se rendit à l'*Ermitage*, une ravissante chaumière, située dans un bouquet de bois, au milieu d'un petit jardin bien planté, ayant une perspective habilement ménagée sur le lac de Grand-Lieu. C'était là une libéralité offerte cordialement par le jeune comte de Flavigny et acceptée de même par M. Mathieu.

— Ici j'ai la solitude de la Gorge-aux-Loups, moins la tristesse, dit le vieux savant. J'espère y terminer ma vie, tranquille et souriant à Dieu.

Vers le soir, Bénédicte parvint à se soustraire aux prévenances affectueuses dont on l'entourait et à s'isoler pendant quelques heures avec ses pensées et ses souvenirs. Il entra dans le château, comme il avait fait à l'époque où les Mayençais, venus de Nantes, s'étaient enfoncés dans le Bocage. Il parcourut les appartements, qui, sur les indications de Raoul, avaient été restaurés avec soin et remeublés nouvellement. Aucun domestique ne s'y trouvait encore, ce qui permit au colonel d'aller et de venir sans craindre les regards curieux et indiscrets. Il revit avec émotion les grands portraits de famille devant lesquels il s'était recueilli quelques années auparavant. Aucun outrage ne les avait altérés ; le séquestre avait été une protection pour eux. A plusieurs reprises, il contempla le portrait de la comtesse et celui de mademoiselle Flavigny. La sensation que leur vue produisit sur son âme

fut profonde chaque fois, quoique les médaillons qu'il possédait et qu'il avait souvent admirés eussent habitué ses yeux au charme de ces physionomies si suaves et si sympathiques. Quelques soupirs, à demi réfoûlés, soulevèrent sa mâle poitrine, et ses lèvres murmurèrent inégalement ces mots :

— A vous, chères et nobles femmes, mes tendresses les plus exaltées, mes plus sincères admirations. Un jour sans doute je tomberai sur quelque champ de bataille pour ne plus me relever. Alors mon dernier souffle redira vos noms bien-aimés, et ma dernière pensée s'envolera vers vous !

Il reprit d'une voix qui faiblissait :

— Enfin, mon bon Raoul va épouser Blanche de Flavigny. Ils ont depuis longtemps l'amour : ils auront bientôt le bonheur. Le ciel m'est témoin que je m'en réjouis. Et cependant, inconsciemment trop naturelle, hélas ! je suis heureux que le devoir m'empêche d'assister à leur union. Leur félicité, en se montrant à mes yeux, me rendrait peut-être jaloux malgré moi. J'aime ! et mon cœur n'a pas l'héroïsme du renoncement et de la résignation.

Il détourna résolument le cours de ses pensées, et poursuivit en ces termes avec une sorte d'enthousiasme fier :

La destinée m'a été propice. Dieu en soit loué ! J'ai pu à la fois me distinguer comme soldat et me dévouer comme fils. Paria de la vie, déshérité de l'honneur, je me suis fait une place dans l'estime et le respect de tous. J'avais juré d'être une preuve irréfutable que l'infamie ne se transmet pas, et ce serment je l'ai tenu. C'est bien. Si jamais le secret de ma naissance se divulgue, et je crains que ce Roch Duhoux n'ait parlé, on n'aura pas du moins à rougir de moi !

Quand il sortit du château, il était calme ; son âme s'était fortement retrempée dans la méditation. Durant quelques heures, il se promena seul au bord du lac. Arrivé devant un massif où il avait pénétré naguère et où il avait trouvé une croix dans l'herbe, il fut tenté de s'y introduire de nouveau, mais une répulsion plus instinctive que raisonnée l'en détourna. Grave et pensif, il acheva sa promenade, et rentra à la ferme, où le souper l'attendait.

Au point du jour, il se leva, écrivit une lettre, mit sous enveloppe plusieurs papiers importants, et confia le tout à Justin.

— Pour madame de Flavigny, lui dit-il.

Après le déjeuner, il fit ses adieux.

— Ainsi, dit Muguette, vous n'attendez pas le retour de vos amis, les maîtres de Morsanges ? Il seront sans doute ici ce soir.

— Je regrette de m'éloigner sans les avoir vus. Mais il est indispensable que je retourne au plus vite vers mon régiment.

— Pourquoi repartez-vous, père Cazeaux ? demanda Justin. Nous avons besoin à la ferme de votre expérience et de votre concours. Demeurez avec nous.

— Je ne me sépare plus de mon colonel, répondit le vieux sergent. Le métier de soldat me plaît. Adieu.

M. Mathieu essaya, lui aussi, de retenir Bénédicte jusqu'au lendemain. Il n'insista pas, voyant bien que c'était inutile. Puis les deux voyageurs montèrent à cheval et prirent le galop pour dissimuler la vive émotion qu'ils ressentaient.

Le soir même, une berline s'arrêtait dans la cour du château de Morsanges. Trois personnes en descendaient : la comtesse, Blanche et Raoul.

Prévenus à temps de leur arrivée, M. Mathieu, Coquelicot et Muguette les reçurent au bas du perron. Les châtelains ayant voulu reprendre sans bruit possession de leurs domaines, aucun paysan n'avait été averti, aucune fête préparée. Il n'y avait pas même un domestique au château, madame de Flavigny ayant annoncé qu'elle organiserait, à son retour, le service de la maison.

A peine les maîtres de Morsanges eurent-ils mis pied à terre, que leurs regards se portèrent vivement autour d'eux.

— Le colonel Bénédicte n'est donc pas ici ? demanda la comtesse avec une visible anxiété.

— Il n'a séjourné que vingt-quatre heures parmi nous, ré-